

Martin Amis, un écrivain en zone de turbulences, Josyane Savigneau, *Le Monde*, 24 août 2015

“*La Zone d'intérêt*”, le vingtième roman de l'auteur anglais, est une satire ayant pour cadre Auschwitz. Outre-Manche, c'est le livre de la consécration. En France et en Allemagne, c'est celui de la discorde. En vieil habitué des polémiques, ce grand styliste fait mine de s'en amuser.



Martin Amis photographié chez lui, à Brooklyn, le 21 juillet 2015. DANIEL SHEA POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

« Guerre au cliché » est le titre d'[un recueil de critiques littéraires que Martin Amis a publié en 2006](#) (Gallimard, 2007). Mais cette guerre le concerne aussi, personnellement. « *L'enfant terrible des lettres anglaises* » est, depuis des années, enseveli sous les clichés. « *Né avec un stylo en argent dans la bouche* », car il est le fils de Sir Kingsley Amis (1922-1995), écrivain britannique réputé, anobli par la reine en 1990 pour « *services rendus à la littérature* ».

Cette naissance est peut-être le plus modeste des défauts dont on affuble Amis, car il serait aussi « *arrogant* », « *égotiste* », « *narquois* », « *provocateur* », « *teigneux* », « *misogyne* », « *élitiste* ». On l'a aussi moqué pour ses soins dentaires chez un dentiste pour riches. Enfin, il serait cupide, pour avoir, en 1995, quitté son agente, Patricia Kavanagh – la femme de Julian Barnes, ce qui les a brouillés un temps – pour le redoutable Andrew Wylie et une avance de 500 000 livres, soit plus de 700 000 euros. Et, comme pour aggraver son cas, il a quitté Londres pour New York en 2012.

L'ombre du père

L'homme réservé qu'il est, courtois et attentif, dans son agréable maison de Brooklyn, ne perd pas son temps à se défendre. Il dit seulement ne pas avoir fui Londres, mais être venu à New York pour des raisons familiales – sa femme, l'Américaine Isabel Fonseca, journaliste et écrivain, auteur notamment [d'un passionnant essai sur les Tziganes, *Enterrez-moi debout*](#), souhaitait se rapprocher de sa mère âgée. Et il signale que les critiques déplaisantes ne sont pas venues tout de suite : « *Pour mes premiers livres, j'ai été encouragé. Cela s'est gâté quand on a vu que je persistais, que je n'avais pas fait ça pour me mesurer à mon père, mais que c'était ma vie. Alors ça a commencé, comme si j'étais favorisé par ma naissance. Cela vaut peut-être pour le prince Charles, mais pas pour un écrivain. Soit vous savez faire, soit vous ne savez pas. Cela a peu à voir avec le père.* »

Contrairement à beaucoup de « professionnels » des entretiens, il ne reçoit pas derrière un bureau, entouré de livres, mais dans son salon, comme pour une conversation amicale. Il s'interrompt pour ouvrir la porte à sa fille, lui dit quelques mots. Quand sa femme passe dans la pièce, il la présente. Il commente volontiers les tableaux au mur, œuvres de son beau-frère Caio Fonseca.

Martin Amis a commencé son premier roman, *Le Dossier Rachel*, à l'âge de 21 ans (il est né en 1949) et il a été publié quand il en avait 24, en 1973. Son père l'a encouragé, mais lui a vite dit qu'il ne pouvait pas le lire. « **Ce que j'écrivais ne l'intéressait pas. Au fond, il n'aimait pas la littérature moderne, et préférait la poésie au roman.** » Dans son très beau récit de mémoires, *Expérience* (Gallimard, 2003), Amis parle beaucoup de son père, de sa mort, « **à laquelle on se croit préparé et c'est faux** », et du jeune homme insolent qu'il était, pensant que, si son père n'aimait ni Joyce ni Nabokov, il ne pouvait pas être un bon écrivain.

"C'était l'un des jeunes gens les plus intelligents que j'ai rencontrés. J'ai pensé qu'il serait un plus grand écrivain que son père", Claire Tomalin, journaliste britannique

Il n'y a rien d'étonnant à la manière dont Martin Amis a été traité par certains critiques pendant des années. C'est le lot de beaucoup d'écrivains importants, dans de nombreux pays. « **J'ai aimé son humour et son énergie dès son premier livre**, dit Claire Tomalin, journaliste britannique et auteur de plusieurs biographies, dont une de Jane Austen. **J'ai travaillé avec lui au milieu des années 1970, quand je dirigeais les pages littéraires de l'hebdomadaire The New Statesman. C'était l'un des jeunes gens les plus intelligents que j'ai rencontrés. Comme critique, il était pertinent et élégant. J'ai pensé qu'il serait un plus grand écrivain que son père.** »

Très vite, Martin Amis, que le *Times* a classé en 2008 comme l'un des meilleurs écrivains britanniques depuis 1945, s'est imposé comme un styliste hors pair, avec une œuvre de critique sociale très radicale. Moquant la libération sexuelle dans *Poupées crevées*, en 1975. Montrant le frénétique désir d'argent dans *Money, Money*, en 1984. Radiographiant le milieu littéraire à travers l'affrontement de deux écrivains dans *L'Information*, en 1995. S'interrogeant sur le nazisme dans *La Flèche du temps*, en 1991, puis sur le stalinisme dans *Koba la terreur*, en 2009, et sur l'islamo-fascisme dans [Le Deuxième Avion](#), en 2010.

Son vingtième livre, *La Zone d'intérêt*, est paru en France le 19 août (Calmann-Lévy), à quelques jours de son soixante-sixième anniversaire – le 25 août. Pour la première fois depuis longtemps, ce roman a été salué à la quasi-unanimité par la critique anglo-saxonne. Pour le précédent, [Lionel Asbo, l'état de l'Angleterre](#), le *Guardian* estimait : « **Ce doit être dur pour Martin Amis de ne jamais savoir s'il est un trésor national ou un embarras national.** » Cette fois, avec *La Zone d'intérêt* – une histoire à trois narrateurs, dans un camp de concentration –, c'est plutôt le trésor national. Pour *The Observer*, son meilleur livre. Le *Times* écrit : « **Dans son essence même, Auschwitz était "indicible". Seule une plume créative pouvait donc en parler. Et qui d'autre qu'Amis, bien sûr... Le romancier le plus audacieux de notre époque.** » Quant au *Sunday Times* : « **Amis réinvente l'enfer sur terre. Un acte de courage exceptionnel.** »

“La Zone d'intérêt”, une satire terrifiante

La romancière Joyce Carol Oates a consacré à *La Zone d'intérêt* un long texte, très analytique, très élogieux, [dans le New Yorker du 29 septembre 2014](#). Elle fait à Amis un seul reproche, celui d'être, dans ce roman, peut-être « **trop humain** ». « **C'est bien la première fois qu'on écrit cela à mon sujet, s'amuse Amis, je le prends comme un compliment.** » En France, Christine Jordis, qui avait enlevé Amis à Christian Bourgois pour le faire venir chez Gallimard – qu'elle a quitté depuis –, a été impressionnée par ce roman : « **C'est un livre très fort, très abouti. On sent qu'Amis a considérablement travaillé la question, de toute sa grande intelligence. Car il s'affronte tout au long du roman, par l'ironie, au problème fondamental dont il sait qu'il ne pourra le résoudre : au-delà de toute analyse, au mystère qui subsiste, le pourquoi de ce qui s'est fait.** »

La Zone d'intérêt est « **non une comédie, comme certains l'ont écrit, mais une satire** », rectifie Amis. Une satire terrifiante, dans un camp de concentration jamais nommé, mais reconnaissable, Auschwitz. Trois voix alternent. Celle du commandant du camp, Paul Doll, celle d'un officier SS, Angelus Thomsen, et celle de « **la victime absolue** », Smulz, le chef des Sonderkommandos. « **Dans La Flèche du temps, il n'y avait pas la voix des victimes**, dit Amis, **je voulais la faire entendre. Le Sonderkommando m'a paru la chose la plus extrême.** »

Martin Amis a beaucoup lu sur le sujet avant d'écrire son roman, placé sous le signe de la cruauté du *Macbeth* de Shakespeare, dont une citation est placée en épigraphe. Comme dans le livre de l'historien Christopher Browning *Des hommes ordinaires* – qui figure dans l'imposante bibliographie que donne Amis à la fin du livre, avec une importante postface –, Doll rappelle sans cesse sa « **normalité** ». Et, en effet, Doll et Thomsen se livrent à leurs minables entreprises de séduction – Thomsen est attiré par la femme de Doll, Hannah, une belle aryenne. Ils sont totalement imperméables à la barbarie qu'ils mettent en œuvre. « **L'envers de la brutalité, comme toujours, c'est la sentimentalité** », rappelle Amis.

Le refus de deux éditeurs

Toutefois, il n'est pas dans le destin de Martin Amis de pouvoir jouir tranquillement de critiques reconnaissant enfin son grand talent. Pour *La Zone d'intérêt*, le problème est venu de l'Allemagne et de la France. Chez Hanser comme chez Gallimard, ses éditeurs habituels – Michael Krüger et Christine Jordis – ont été remplacés. Et les deux maisons ont refusé le livre. En Allemagne, la presse a violemment reproché à Hanser ce refus. « **L'éditeur allemand m'a écrit, précise Amis, Gallimard s'est contenté de dire non à mon agent, sans donner de raison. Pour moi, quelle que soit la manière dont on habille la chose ensuite, ce sont les raisons économiques qui prévalent : on se dit qu'on ne va pas vendre le livre, c'est tout.** »

Chez Gallimard, où l'on a longtemps publié Philip Roth avant qu'il ait du succès, comment a-t-on pu refuser un écrivain aussi important ? Aurait-on été choqué par cette satire, qui fait, en effet, froid dans le dos ? Ce serait étrange dans la maison d'édition qui a publié, en 2006, *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell, un gros roman sur les massacres de juifs commis à l'Est sans déportation des victimes. Antoine Gallimard, le PDG, ne répond pas sur le fond et renvoie à la responsable du domaine anglo-saxon, Marie-Pierre Gracedieu, ce qui est légitime, car, en matière de littérature étrangère, il ne va jamais contre l'avis de ceux qu'il a nommés.

Marie-Pierre Gracedieu réfute l'argument économique et nie avoir été choquée. « **Nous attendions ce roman avec impatience. Martin Amis est un immense styliste et, comme dans ses précédents livres, on trouve dans La Zone d'intérêt quelques très beaux passages, notamment quand il s'agit de décrire la nature qui entoure Auschwitz. Malheureusement, les personnages de cette histoire ressemblent trop souvent aux vérités générales déjà énoncées sur l'Holocauste : leurs propos, les détails avec lesquels l'écrivain les décrit. Il nous a manqué un certain relief, des nuances.** » En un mot, « **la seule raison du refus de ce texte est sa qualité littéraire** ». Sous-entendu : médiocre. Martin Amis en sourit. Même dans les critiques les plus désagréables à son égard, il n'a jamais lu qu'il était médiocre du point de vue du style et de la composition.

"Il possède ce talent unique d'être le plus sérieux qui soit au moment où il est le plus comique", Salman Rushdie

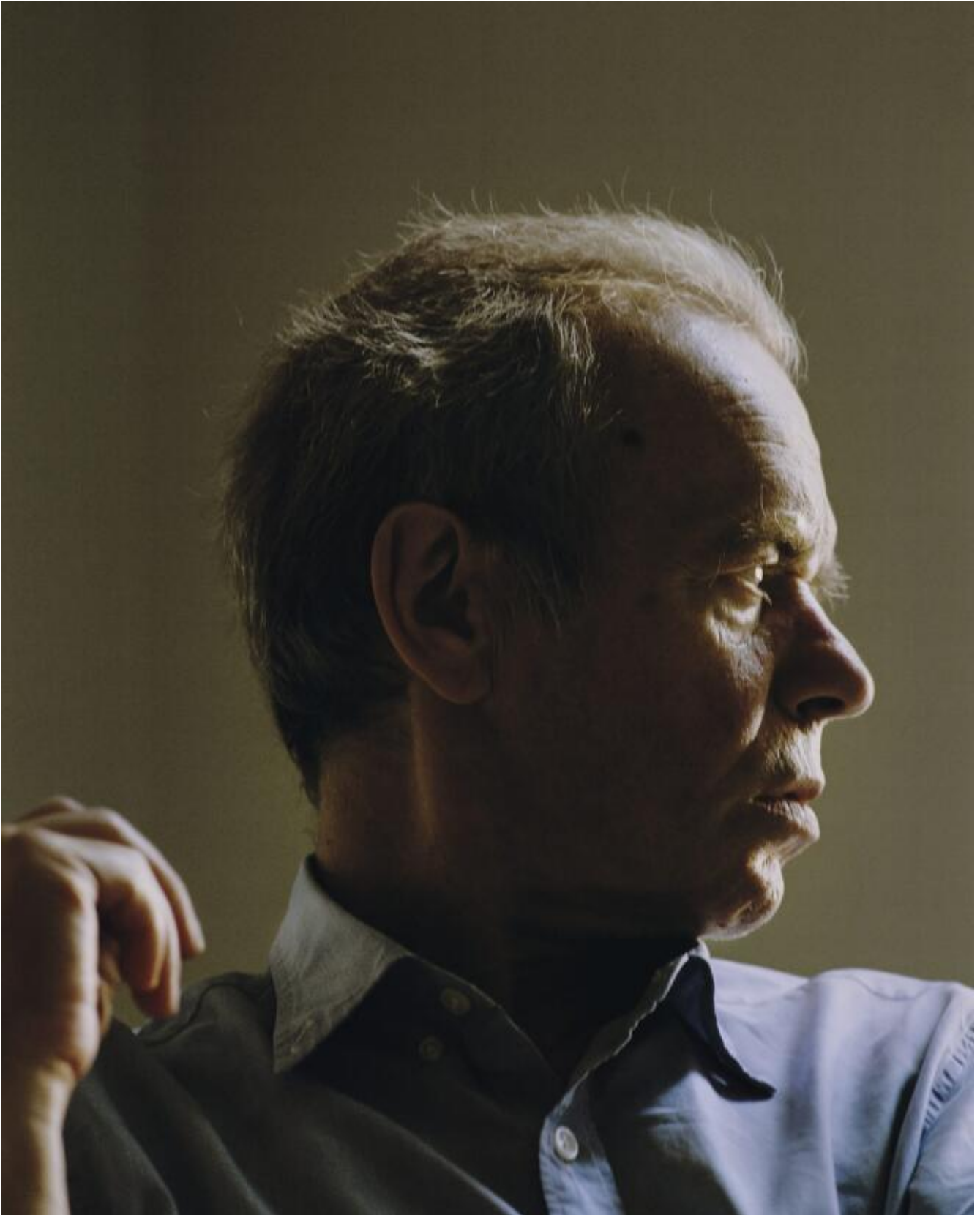
Si quelqu'un se réjouit du refus de Gallimard, c'est bien Florence Sultan, directrice de Calmann-Lévy, heureuse d'avoir un tel écrivain à son catalogue « **dans une maison qui a publié Le Journal d'Anne Frank, Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau, et qui a un partenariat avec le Mémorial de la Shoah** ». « **Je me réjouis d'accueillir un auteur qui a déjà une grande œuvre, et je souhaite le garder. C'est un engagement personnel d'éditeur, un engagement de la maison, et un engagement du groupe Hachette puisque Money, Money et D'autres gens sont repris dans Le Livre de poche.** » Il reste à espérer que les lecteurs français – trop peu nombreux jusqu'ici à lire Amis – vont aimer « **ce roman étonnant, choquant, bouleversant** ».

L'amour de la phrase anglaise

Revenu de sa « **surprise** » du refus de Gallimard, Martin Amis se dit très satisfait de ses nouveaux éditeurs français et allemand. Et surtout, après avoir été qualifié naguère de « **maître du nouveau désagréable** » par le *New York Times*, être enfin reconnu comme étant « **au premier rang de la littérature britannique** », selon son ami Salman Rushdie, renvoie à leur juste place ces péripéties éditoriales. « **C'est un styliste de tout premier plan, très reconnaissable, comme Oscar Wilde, ajoute Rushdie, avec un ton sarcastique qui n'appartient qu'à lui. Il possède ce talent unique d'être le plus sérieux qui soit au moment où il est le plus comique. C'est un grand satiriste, qui s'est aussi attaqué à de graves sujets, et partout sa phrase est magnifique. Cette phrase et son art de la composition font de lui une des voix les plus originales de la littérature en langue anglaise.** » S'il est un amour qu'Amis ne reniera jamais, c'est bien, en effet, celui de la phrase anglaise.

Récemment, Rushdie et lui, et il tient à en parler, se sont violemment opposés aux écrivains qui ont reproché à la branche américaine de [l'association internationale d'écrivains Pen Club de soutenir et d'accueillir Charlie Hebdo](#) : « **C'est d'une grande sottise. Ils n'ont rien compris à ce qu'est ce journal. Ils ne comprennent pas que l'islam radical est un ennemi absolu. Ils croient que la liberté d'expression est une sorte d'ornement, alors que c'est indispensable à la démocratie. Salman était prêt à se fâcher définitivement avec eux. Je l'ai appelé à une certaine modération.** »

Pour finir, on pose toujours la même question à un véritable écrivain : « **Où en est le prochain livre ?** » « **C'est un roman autobiographique, avec des personnes disparues dont j'ai envie de parler, Christopher Hitchens, Philip Larkin, Saul Bellow...** » Bellow, qu'il a rencontré en 1983, est l'un des écrivains qu'Amis admire le plus, notamment pour « **sa phrase, le poids de sa phrase** ». Admiration logique, de styliste à styliste.



"Je voulais faire entendre la voix des victimes, dit Amis (ici le 21 juillet 2015), à propos de son dernier roman, « La Zone d'intérêt »." DANIEL SHEA POUR M LE MAGAZINE DU MONDE